Bataille du Tagliamento – Extrait des : Batailles célèbres des armées françaises (1796-1815). Ecrites à Ste-Hélène sous la dictée de l'empereur. - Editeur : E. Ardant (Limoges) – 1882 – Sources : www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie 2019

BATAILLE DU TAGLIAMENTO.

Depuis le passage de la Piave, le 13 mars 1797, jusqu'à l'entrée de l'armée française en Allemagne, le 28 du même mois, espace de dix-sept jours.

Situation de l'Italie au commencement de 1797. — La paix de Tolentino avait rétabli les relations avec Rome. La cour de Naples était satisfaite de la modération des Français à l'égard du pape : elle y voyait une preuve que l'intention de la république était de ne pas se mêler de ses affaires intérieures, et de ne donner aucun appui aux mécontents. Nous étions maîtres de la république de Gênes, le parti oligarchique y était sans crédit. Les républiques cispadane et transpadane étaient animées du meilleur esprit; nous y trouvions toute espèce d'assistance. En Piémont, Alexandrie, Fenestrelles, Cherasque, Coni, Tortone, avaient garnison française ; Suze, Labrunette, Desmont, étaient démolies. La misère et le mécontentement étaient à l'extrême parmi le peuple. Des mouvements d'insurrection s'étaient manifestés dans diverses provinces contre la cour; le roi de Sardaigne avait réuni ses troupes de ligne en corps d'armée pour les dissiper.
Le général français avait tout fait pour maintenir l'ordre et la tranquillité en Piémont ; il avait souvent menacé de faire marcher des troupes contre les mécontents ; mais les communications étaient rétablies entre le Piémont, la France et les républiques cispadane et transpadane. L'esprit qui dominait dans ces républiques se propageait en Piémont. Les officiers et les soldats français, animés des principes républicains, les propageaient dans toute l'Italie. Les circonstances étaient devenues telles qu'il fallait, pour assurer les desseins du général français, ou détruire le roi de Sardaigne, ou dissiper entièrement toutes ses inquiétudes, et contenir les mécontents. Le général français imagina de proposer un traité offensif et défensif à la cour de Sardaigne ; il fut signé par le général **CLARKE** et le marquis **de SAINT-MARSAN.** La république garantissait au roi sa couronne ; le roi déclarait la guerre à l'Autriche, et fournissait un contingent de dix mille hommes et vingt pièces de canon à l'armée française. Ce traité était très important pour l'exécution du grand plan du général en chef ; son armée se trouvait renforcée, et il avait avec lui des otages qui lui assuraient le Piémont pendant son absence de l'Italie. Mais le Directoire ne sentit point l'importance de ce traité, et en ajourna constamment la ratification. Cependant la publicité du traité donna un nouveau crédit au roi et découragea les malveillants. L'état de Venise seul donnait des inquiétudes : Brescia, Bergame, la Polésine, une partie du Vicentin et du Padouan étaient parfaitement disposés pour la cause française ; mais le parti autrichien, qui était celui du Sénat de Venise, pouvait disposer de la plus grande partie du Véronais, et de douze mille Esclavons qui étaient dans Venise. Tous les moyens que **NAPOLÉON** put imaginer pour aplanir les difficultés ayant échoué, il fut obligé de passer outre, de se contenter d'occuper la forteresse de Vérone, et de laisser un corps de réserve pour observer le pays vénitien et garantir la sûreté de ses derrières. On verra dans le chapitre suivant les raisons qui s'opposèrent à ce qu'il mît fin aux troubles de cette répuplique avant d'entrer en Allemagne.

L'empereur d'Allemagne refuse de reconnaître la république française et d'entrer en négociation. Le général français se dispose à l'y forcer. — Avant et après la prise de Mantoue, diverses ouvertures pacifiques avaient été faites à la cour de Vienne : toutes furent infructueuses ; le général **CLARKE** avait été envoyé de Paris avec une lettre du Directoire à l'empereur d'Allemagne, et des pleins pouvoirs pour négocier et conclure des préliminaires de paix. Une conférence avait eu lieu à Vicence, avant la bataille de Rivoli, entre **CLARKE** et le baron **de VINCENT**, aide de camp de l'empereur. Ce dernier dit que son maître ne reconnaissait point la république française, et ne

pouvait entendre parler de paix sans le concours de son alliée, c'est-à-dire de l'Angleterre. Depuis la prise de Mantoue, **CLARKE** fit une seconde tentative. Il se rendit à Florence, et vit le grand-duc ; il obtint la même réponse. Le général français, tranquille sur l'Italie, résolut de rejeter les Autrichiens au-delà des Alpes Juliennes, de les poursuivre sur la Drave, sur la Mur, de passer le Simmering, et d'obliger l'empereur d'Autriche à signer la paix dans Vienne. Le projet était vaste, le succès paraissait assuré. Le général en chef promit la paix au gouvernement français dans le courant de l'été.

L'armée d'Italie n'avait jamais été si belle, si nombreuse ni en meilleur état : elle se composait de huit divisions d'infanterie, de six mille chevaux, et comptait cent cinquante pièces de canon bien attelées. Ses troupes étaient bien habillées, bien chaussées, bien payées, composées de vieux soldats et d'excellents officiers. Cette armée, d'environ soixante mille hommes, pouvait tout entreprendre.

L'armée française, depuis la prise de Mantoue, menaçait directement les Etats héréditaires de la maison d'Autriche ; ses avant-postes étaient sur les frontières. Les armées françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse, qui avaient leurs quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin, en étaient éloignées de plus de cent lieues, en étant séparées par les Etats du corps germanique. L'armée d'Italie était éloignée d'environ cent quatrevingts lieues de Vienne, et les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse de plus de deux cents lieues. L'armée d'Italie fixa donc toute l'attention de la cour de Vienne. Le prince **CHARLES**, qui avait obtenu des succès sur le Danube dans les campagnes précédentes, fut envoyé sur la Piave avec quarante mille hommes de renfort des meilleures troupes de la monarchie.

Dès le mois de janvier, les ingénieurs autrichiens parcouraient tous les cols et les hauteurs des Alpes Noriques, projetaient des retranchements, dressaient des plans pour fortifier Gradisca, Clagenfurt, Tarvis. Mais tous ces travaux ne pouvaient se commencer qu'après la fonte des neiges, qui, dans les Alpes Noriques, ne disparaissent que vers la fin de mars. Il était donc important de prévenir l'ennemi avant qu'il eût réuni tous ses moyens et retranché les gorges et passages difficiles qu'on avait à traverser : **NAPOLÉON** résolut d'être en Allemagne à la fin de mars.

Plan de campagne de l'armée française pour marcher sur Vienne. — Le Brenner est la sommité la plus élevée des Alpes du Tyrol ; c'est la division géographique de l'Allemagne et de l'Italie. L'Inn, l'Adda et l'Adige prennent leurs sources sur cette haute chaîne ; l'Inn coule du sud-ouest au nord-est, cinquante lieues dans le Tyrol, sur le revers du Brenner, vers le Danube, dans lequel il se jette, séparant la Bavière de l'Autriche. L'Adda, dont les sources sont près de celles de l'Inn, coule du nord au sud, et se jette, après vingt-huit lieues de cours, dans le lac de Côme, d'où elle sort pour traverser la Lombardie. L'Adige, qui prend sa source à peu de lieues de celle de l'Inn, court du nord au sud, à une cinquantaine de lieues sur l'autre penchant du Brenner, entre en Italie à Vérone, d'où elle se jette dans l'Adriatique près de l'embouchure du Pô. Un grand nombre d'affluents coulent dans ces diverses rivières, et forment des gorges à pic où il est impossible de pénétrer sans être maître des sommités. C'est la partie des Alpes la plus rude et la plus difficile, celle qui est la plus coupée et dont la pente est la plus brusque.

Pour se rendre de l'Italie à Vienne, il n'y a que trois grandes chaussées : celle du Tyrol, celle de la Carinthie et celle de la Carniole. La première traverse la chaîne supérieure des Alpes au col du Brenner ; la seconde au col des Alpes Noriques, entre Ponteba et Tarvis ; la troisième au col des Alpes de la Carniole, à quelques lieues de Laybach.

Suivant la loi générale des Alpes, le col du Brenner est beaucoup plus élevé que le col de Tarvis ; le col de Tarvis que celui de Laybach.

La chaussée du Tyrol part de Vérone, remonte la rive gauche de l'Adige, passe à Trente, Bolzano, Brixen ; traverse le Brenner à soixante lieues de Vérone ; rencontre l'Inn à Inspruck, à neuf lieues et demie ; longe l'Inn jusqu'à mi-chemin de Rattemberg à Kuftein, et trouve Salzburg à trente-quatre

lieues et demie, d'où elle traverse Ens sur le Danube, à trente-deux lieues, et de là jusqu'à Vienne court trente-six lieues. Cette chaussée, qui porte le nom de chaussée du Tyrol, a donc de Vérone à Vienne cent soixante et onze lieues.

Là chaussée de la Carinthie part de Saint-Danièle, traverse la chaîne des Alpes Noriques entre Tarvis et la Ponteba, en parcourant trente et une lieues ; elle passe la Drave à Villach, à vingt-quatre lieues et demie ; traverse Clagenfurt, capitale de la Carinthie, à huit lieues de Villach ; rencontre la Mur, qu'elle suit jusqu'à Judenbourg, à vingt lieues et demie, et continue, en serpentant sur l'une et l'autre rive, jusqu'à Bruch, pendant l'espace de douze lieues. De Bruch, la chaussée quitte la Mur et monte pendant douze lieues sur le Simmering, montagne qui sépare la vallée du Danube de la vallée de la Mur, et de là descend dans la plaine qui conduit à Vienne, qui n'en est plus qu'à vingt lieues. Il y a donc des frontières de l'Italie à Vienne quatre-vingt-dix-sept lieues, ou de Saint-Danièle cent vingt-huit lieues.

La chaussée de la Carniole part de Goritz, arrive à Laybach après vingt-sept lieues, passe la Save, les Alpes, et descend sur la Drave, qu'elle passe à Marbourg, à trente lieues et demie de Laybach ; de Marbourg, elle rencontre la Mur à Ehrenhausen, à quatre lieues et demie ; elle longe cette rivière jusqu'à Bruch, en passant par Gratz, capitale de la Syrie, pendant l'espace de vingt-six lieues ; là elle rencontre la chaussée de la Carinthie : de Goritz à Vienne il y a donc, par la chaussée de la Carniole, cent trois lieues.

La chaussée du Tyrol se joint à la chaussée de la Carinthie par six communications transversales : 1° un peu au-dessus de Brixen, une chaussée dite Pusthersthal prend à droite, remonte un des affluents de l'Adige, passe à Lienz, Spital, et aboutit à Villach, à quarante-six lieues et demie de Brixen ; 2° de Salzbourg part une chaussée qui traverse Rastadt, rencontre le Pusthersthal à Spital, et arrive à Villach, à cinquante-deux lieues de Salzbourg ; 3° de la seconde chaussée transversale, à quatre lieues au-dessous de Rastadt, part une chaussée qui suit la Mur jusqu'à Scheiffing, où elle rencontre la chaussée de la Carinthie ; elle a environ seize lieues ; 4° de Lintz sur le Danube part une chaussée qui passe l'Ens près de Rottenman, traverse de hautes montagnes, et descend sur Judenbourg ; 5° d'Ens sur le Danube, une chaussée remonte l'Ens pendant environ vingt lieues, et redescend sur Leoben pendant environ huit lieues; 6° enfin du Danube par Saint-Polten, une chaussée arrive à Bruch, qui en est à environ vingt-quatre lieues.

Les deux chaussées de la Carniole et de la Carinthie se joignent par trois communications transversales : 1° de Goritz, en remontant l'Isonzo pendant dix lieues, on arrive à Caporetto, où l'on trouve la chausée d'Udine ; six lieues plus haut, on trouve la Chiusa autrichienne ; et enfin, cinq lieues plus haut, Tarvis, où elle joint la chaussée de la Ponteba ou de la Carinthie ; 2° de Laybach part une chaussée qui traverse la Save, la Drave, et arrive, après dix-sept lieues, à Clagenfurt; mais elle est très-diiffcile pour l'artillerie; 3° enfin de Marbourg une chaussée remonte la Drave, et arrive, après environ vingtcinq lieues, à Clagenfurt, où elle rencontre la chaussée de la Carinthie; une fois dépassé Clagenfurt et Marbourg, ces deux chaussées de la Carinthie et de la Carniole cheminent parallèlement à une vingtaine de lieues l'une de l'autre, et n'ont plus aucune communication transversale praticable aux voitures.

Le projet de **NAPOLÉON** était de pénétrer en Allemagne par la chaussée de la Carinthie, de traverser la Carniole, la Styrie, et d'arriver sur le Simmering ; mais le prince Charles avait deux armées : l'une en Tyrol, et l'autre derrière la Piave ; il fallait donc laisser une partie de l'armée en observation contre l'armée du Tyrol. Le général français préféra faire prendre également l'offensive aux divisions du Tyrol, les faire arriver jusqu'à Brixen, et les diriger sur Clagenfurt par la chaussée de Pusthersthal, dans le temps que le principal corps de l'armée se porterait sur la Piave, traverserait le Tagliamento, déboucherait par la chaussée de la Carinthie sur la Drave et Villach, où il serait rejoint par son aile du Tyrol ; et alors toute l'armée réunie marcherait sur le Simmering.

Trois divisions, formant un ensemble de quinze mille hommes sous les ordres du général **JOUBERT**, furent destinées à l'opération du Tyrol ; quatre, sous les ordres du général en chef en personne, faisant trente-cinq mille hommes, marchèrent sur le Tagliamento ; le 8°, qui se composait en partie des troupes qui avaient marché sur Rome, fut destiné à former un corps d'observation contre Venise, et assurer la tranquillité de nos derrières. Les généraux de division **BARAGUAY-D'HILLIERS** et **DELMAS** commandaient dans le Tyrol sous **JOUBERT** ; les généraux **MASSÉNA**, **SERRURIER, GUIEUX** et **BERNADOTTE** étaient à la tête des quatre divisions d'infanterie qui marchaient sur le Tagliamento ; le général **DUGUA** commandait la cavalerie. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse devaient passer le Rhin et entrer en Allemagne, de manière à arriver sur le Lech et le Danube en même temps que l'armée française arriverait sur le Simmering. On avait compté sur la division du Piémont, forte de dix mille hommes ; mais le retard des ratifications priva l'armée française de ce renfort si important.

Passage de la Piave, 13 mars. — Dans le Tyrol, tout le mois de février se passa en fortes escarmouches. Les Autrichiens s'y étaient montrés en force et très-hardis. Sur la Piave le prince **CHARLES** fit divers mouvements pour profiter de l'éloignement d'une partie de l'armée française, qu'il supposait sur Rome. Le général **GUIEUX** se crut menacé à Trévise, et repassa la Brenta ; mais le prince **CHARLES**, mieux instruit, sut que le général français n'avait mené sur Rome que quatre ou cinq mille hommes, et s'arrêta. Tout se réduisit à quelques escarmouches. Le quartier général français arriva dans les premiers jours de mars à Bassano.

L'armée se mit en mouvement. Il fallait passer la Piave, que défendait l'armée du prince **CHARLES**, et chercher à gagner avant lui les gorges d'Osopo et de la Ponteba.
MASSÉNA, avec sa belle division, fut destiné à remplir cet objet important ; il partit de Bassano, passa la Piave et le Tagliamento dans les montagnes, tournant ainsi toute l'armée du prince **CHARLES**. Celui-ci détacha une division pour l'opposer à cette manœuvre. **MASSÉNA** la battit, la poursuivit l'épée dans les reins, lui prit beaucoup de monde et quelques pièces de canon. Parmi ces prisonniers se trouva le général **de LUSIGNAN**, qui avait insulté les malades français ses compatriotes, aux hôpitaux de Brescia, durant les succès éphémères de **WURMSER**. **MASSÉNA** se rendit maître de Feltres, de Cadore et de Bellune, menant battant la division autrichienne, sans éprouver de pertes considérables.
Le général en chef se porta le 12 sur Azolo avec la division **SERRURIER**, passa la Piave à la pointe du jour, marcha sur Conégliano, où était le quartier général autrichien, tournant ainsi toutes les divisions autrichiennes qui défendaient la basse Piave, ce qui permit au général **GUIEUX** d'exécuter son passage, à deux heures après midi, à Ospedaletto. La rivière dans cet endroit est assez haute, et eût exigé un pont; mais la bonne volonté y suppléa. Un seul tambour courut des risques, et fut sauvé par une vivandière je l'armée, qui se jeta à la nage : le général en chef la récompensa en lui attachant au cou une chaîne d'or. Le 12, le général français fut à Conégliano avec les divisions **SERRURIER** et **GUIEUX**. La division **BERNADOTTE** rejoignit le lendemain.
Le prince **CHARLES** avait choisi les plaines du Tagliamento pour champ de bataille, les croyant avantageuses pour tirer parti de sa cavalerie. Son arrière-garde essaya de tenir à Sacile ; mais elle fut battue par le général **GUIEUX**, qui y entra le 13.

Bataille du Tagliamento, 13 mars. — Le 16, à neuf heures du matin, les deux armées furent en présence, l'armée française sur la rive droite, l'armée autrichienne sur la rive gauche du Tagliamento. Les divisions **GUIEUX, SERRURIER, BERNADOTTE** faisaient la gauche du centre, et la droite était, avec le quartier général, en avant de Valvasone.

Le prince **CHARLES**, avec des forces à peu près égales, était rangé de la même manière, en face, sur la rive gauche. Par cette position, le prince **CHARLES** ne couvrait pas la chaussée de la Ponteba. Les débris de la division opposée à **MASSÉNA** n'étaient plus capables de l'arrêter. Cependant la Ponteba était la route la plus courte de Vienne, et la direction naturelle pour couvrir cette capitale. Cette conduite du prince **CHARLES** ne pouvait s'expliquer qu'en supposant qu'il ne connaissait pas encore bien le nouveau terrain sur lequel il devait opérer, lequel n'avait jamais été le théâtre de la guerre dans les temps modernes ; ou que, ne croyant pas le général français assez hardi pour se porter sur Vienne, il n'eût de crainte que pour Trieste, centre des établissements maritimes de l'Autriche ; ou enfin, que ses positions n'étaient point définitivement prises et que, couvert par le Tagliamento, il espérait gagner quelques jours qui suffiraient à une division de grenadiers, déjà arrivée à Clagenfurt, pour venir renforcer la division opposée à Masséna.
La canonnade s'engagea d'une rive à l'autre. La cavalerie légère fit plusieurs charges sur le gravier du torrent. Le général en chef, voyant l'ennemi trop bien préparé, fit poser les armes à ses soldats et établir les bivouacs. Le général autrichien y fut trompé ; il crut que l'armée française, qui avait marché toute la nuit, prenait position ; il fit un mouvement en arrière, et alla reprendre ses bivouacs. Mais deux heures après, quand tout fut tranquille dans les deux camps, les Français reprirent subitement les armes, et **DUPHOT**, à la tête de la 27° légère, formant l'avant-garde de **GUIEUX**, et **MURAT**, à la tête de la 15° légère, conduisant l'avant-garde de **BERNADOTTE**, soutenus chacun par leurs divisions, chaque brigade formant une ligne, et celles-ci appuyées par **SERRURIER**, marchant derrière en réserve, se précipitèrent dans la rivière. L'ennemi avait couru aux armes ; mais déjà toutes nos troupes avaient passé dans le plus bel ordre et se trouvaient rangées en bataille sur la rive gauche. La canonnade et la fusillade s'engagèrent de toutes parts. Aux premiers coups de canon, **MASSÉNA** exécuta son passage à Saint-Danièle : il éprouva peu de résistance et s'empara d'Osopo, cette clef de la chaussée de Ponteba que l'ennemi que l'ennemi avait fait la faute de négliger : il l'intercepta désormais à l'armée autrichienne, sépara tout à fait de celle-ci la division qui lui était opposée, et la poursuivit jusqu'au pont de Casasola, en la jetant toujours sur la Carinthie. Le prince **CHARLES** désespéra de la victoire. Après plusieurs heures de combat et différentes charges d'infanterie et de cavalerie, il se mit en retraite, nous laissant du canon et des prisonniers.

Plan de retraite du prince Charles. — Le prince **CHARLES** ne pouvait plus se retirer vers la Ponteba par la chaussée de Saint-Danièle et d'Osopo, que **MASSÉNA** tenait en sa possession. Il prit le parti de regagner cette chaussée à Tarvis, avec la plus grande partie de son armée, par Udine, Cividale, Caporetto, la Chiusa autrichienne ; il jeta une de ses divisions sur sa gauche, par Palma-Nova, Gradisca et Laybach, pour couvrir la Carniole. Mais **MASSÉNA** n'était qu'à deux journées de Tarvis, et l'armée autrichienne, par cette nouvelle route, avait cinq ou six marches à faire. Le prince **CHARLES** compromettait donc son armée : il le sentit, et, de sa personne, courut à Clagenfurt presser la marche d'une division de grenadiers qui s'y trouvait. Cependant Masséna avait lui-même perdu deux jours ; mais ayant reçu l'ordre de se porter sans hésitation sur Tarvis, il y rencontra le prince **CHARLES** en bataille, avec les débris de la division qui, depuis la Piave, fuyait devant lui, et une belle division de grenadiers hongrois.
Le combat fut vif et opiniâtre de part et d'autre. Chacun sentait l'importance du succès : car si **MASSÉNA** parvenait à s'emparer du débouché de Tarvis, la partie de l'armée autrichienne que le prince **CHARLES** avait engagée dans la vallée de l'Isonzo était perdue. Le prince **CHARLES** se prodigua de sa personne, et fut plusieurs fois sur le point d'être arrêté par les tirailleurs français. Le général **BRUNE**, qui commandait une brigade de la division **MASSÉNA**, s'y comporta avec la plus grande valeur. Le prince **CHARLES** fut rompu : il avait fait donner jusqu'à ses dernières réserves ; il ne put opérer aucune retraite. Les débris de ses troupes allèrent se rallier à Villach, derrière la

Drave. **MASSÉNA**, maître de Tarvis, s'y établit en faisant face du côté de Villach et du côté de Goritz, barrant les débouchés de l'Isonzo.

_____